

Christos et les chiens

de
Vidosav STEVANOVIC

avec
**Ana Abril, Max Aulivier, Jean-François
Matigon, Roland Pichaud, Nathalie Savalli,
Joël Zaffarano**

**mise en scène
Jean-François Matignon**

Lumières : *Laurent Matignon*
Son : *Catherine Maulet*

**Création en Juillet 1994 au Festival d'Avignon
Reprise au Théâtre de Lenche à Marseille, à la Chapelle des Pénitents
Blancs à Avignon, à Lyon et à Barcelone**

1994

Les chiens sont lâchés

Jean-François Matignon adapte et met en scène "Christos et les chiens" de l'écrivain yougoslave Vidosav Stevanovic. Bouleversant et sans complaisance.

AU-delà de l'information généreusement diffusée par le petit écran depuis quelques années maintenant, *Christos et les chiens* - première œuvre romanesque issue du conflit yougoslave - évoque l'atrocité de la guerre, ou plutôt celle de l'après-guerre, dans un pays qui n'en est plus un, dévasté par le nationalisme et ses effets destructeurs.

Jean-François Matignon, metteur en scène de la compagnie Fraction, a donné quelques coups de ciseaux dans le texte de Vidosav Stevanovic, indispensables à l'adaptation théâtrale. Il en a gommé toute allusion précise à des lieux ou faits existants. Reste l'essentiel : une parole engagée, écrite dans l'urgence, qui dépasse le factuel pour dénoncer une logique universelle ; des enjeux du pouvoir à l'horreur subie par une population au quotidien.

D'un côté, des manipulateurs prêts à tout pour maintenir leur place au sein de la classe dirigeante, leurs instruments médiatiques ou militaires. De l'autre, une famille plongée dans l'errance. Et au cœur du propos, un petit garçon réfugié dans l'autisme. Qui souffre. Observe. Dessine. Plus que porteurs d'une histoire personnelle, les personnages de Stevanovic sont ici les représentants d'entités différentes et indissociables, rouages de l'engrenage "guerrier", composantes du bouleversement collectif.

Pour mettre en scène cette chronique brûlante, Jean-François Matignon passe de la narration à l'identification, du jeu à la voix off, sans parti-pris de forme systématique. L'écoute est ainsi favorisée, la tension intelligemment dosée, l'émotion à fleur de peau. Les mots, au premier plan, tombent comme des couperets. La réussite du spectacle tient aussi à ses "respirations" musicales, superbes et totalement inté-



grées au propos. Cet univers sonore, empreint de violence latente ou consommée, témoigne d'une démarche artistique rigoureuse. *Christos et les chiens* sacrifie ni à la complaisance ni à ce qui serait de la fausse retenue face à la tragédie.

De la même façon, les comédiens s'investissent sensiblement dans la parole de l'auteur. Ils sont homme, femme, enfant. Ils sont chien, bourreau, victime. Misérables dans tous les cas. Sur le plateau, Ana Abril (la "putain" médiatique), Max Aulivier (exécutant réduit à

l'état animal), Jean-François Matignon (le "Duc", incarnation d'un pouvoir torturé), Roland Pichaud (gamin poignant et muet, habité par la mort) et Nathalie Savalli (mère éperdue

qui a tout perdu) restituent, dans une belle synergie, toute la douleur d'un peuple à la dérive.

Letizia DANNERY

Au Théâtre de Lenche ce soir et demain à 20h20. Tel. : 91 91 52 22.

VIOLENCE BRUTE

Black-out sur la scène : les personnages surgissent des décombres et approchent de la flamme, le visage éclairé par en - dessous, traversé d'ombres. *Christos et les Chiens* est une pièce de guerre tirée du roman de Vidosav Stevanovich, Serbe anti-nationaliste, opposant au régime de Milosevic, en exil en France depuis 1993. De sa *Trilogie de la neige et des chiens*, le metteur en scène Jean-François Matignon a adapté le troisième volume, sous forme de monologues.

Les personnages ne dialoguent pas. Ils sont enfermés dans leur folie. Les victimes, une femme seule et son fils, traversent le champs de ruines : Christos, enfant traumatisé et autiste, macule des draps à la peinture rouge et dessine d'horribles visions, tandis que sa mère, Marie, s'agrippe à la boîte en fer blanc qui contient les cendres de son mari. Ces figures christiques croisent les acteurs maudits de la guerre : la pièce est une succession de personnages et de discours, marqués par la névrose. Ils subvertissent la logique et renversent les valeurs : à travers ces monologues, *Christos et les Chiens* démonte l'idéologie de guerre. La pièce montre comment, dans un État en siège, la parole est détournée pour servir « l'effort national », comment le langage est perverti ou tout simplement supprimé. Chaque apparition fait basculer un peu plus la parole du côté de l'aboiement.

Si les « Chiens » symbolisent l'embrigadement d'État, ils symbolisent aussi les démons intérieurs. En cela, *Christos et les Chiens* relève plus du « long collier de sommeils affreux » (Apollinaire), que de la pièce à idée. Sa grande réussite vient probablement de ce

qu'elle nous fait comprendre de l'intérieur comment la guerre s'empare des hommes. C'est qu'aucun homme n'est en paix : tous les personnages souffrent. Il y a « l'écrivain national » enfermé dans un rêve de solitude et de destruction. Immobile dans sa chaise roulante, infirme au visage tragique, il parle de l'Apocalypse et pleure. Le capitaine se livre au trafic d'organes. Il se sert d'une lampe-torche comme d'un sabre et cloue au visage ses adversaires pour les soumettre. La transsexuelle Amphi Trite chargée de la propagande d'état, veut se venger de la mutilation qu'elle s'est infligée à elle-même. Le « duc » qui trame des complots sanglants, sombre dans un désir de mégalomanie et s'agite frénétiquement sur l'armature d'un lit. « L'homme-chien » monte la garde en silence, accroupi sur ses talons, dans l'obscurité.

Personne n'échappe à la douleur. Ils sont tous, bourreaux et victimes, poursuivis par une vision de sang, hantés par leur chien noir. Aucun manichéisme. Si la pièce dénonce la folie nationaliste, l'embrigadement des médias ou les trafics innombrables, elle lache surtout à la face du public des bribes de souffrance nue. *Christos et les Chiens* prend à la gorge. Les acteurs incarnent parfois plusieurs rôles : Max Aulivier, tour à tour écrivain national ou homme-chien, Roland Pichaud à la fois capitaine et Christos, Joël Zaffarano sous les traits de duc ou d'un rôdeur, ils ont tous la fièvre. Comme eux, cette pièce est jeune, impulsive, exaspérée. Elle a les défauts de ses qualités : la musique agresse et les personnages délirants sont hermétiques au premier abord, mais la rage qui les habite laisse des traces au fer rouge.

Agnès GIARD

Le FIGARO - 24 juillet 1994



Radio France

VAUCLUSE

00-4 / 98-8 / 88-6

CHRISTOS ET LES CHIENS

Théâtre de l'université

du 8 juillet au 2 août à 18 h 30

Adaptation du troisième livre de Vidosav Stevanovic : "trilogie de la neige et des chiens", "Christos et les chiens" se déroule dans la Yougoslavie de l'après guerre, pays dévasté par les molosses haineux et nationalistes.

Alternant visions et analyses, le texte se développe en une suite d'imprécations adaptées et mises en scène par Jean François Matignon.

Sur la scène, des parpins, des tissus déchirés, du fer, quelques flammes vacillantes, matérialisent le chaos de la guerre et les ténèbres des pensées.

Le texte est puissant, incisif, même si son exceptionnelle densité peut parfois étourdir l'intérêt du spectateur. Mais la forte présence des comédiens, tous irréprochables donne à cette proposition d'urgence des instants de profonde émotion.

Voici un spectacle artisanal qui n'a rien bricolé. Ceci dit sans indulgence.

MICHEL FLANDRIN

Lenche : Christos ou l'électrochoc

Avec des écrans cathodiques saturés de bombardements sur Sarajevo, de camps de prisonniers et de charniers, on croyait avoir tout vu sur le conflit en ex-Yougoslavie. Mais voir est une chose, entendre en est une autre, beaucoup plus percutante, porteuse. Et le travail que dirige Jean-François Matignon au Lenche est exemplaire.

Adaptant le roman de l'écrivain serbe Vidosav Stevanovic, le metteur en scène en livre la parole brute, sans autre artifice qu'un jeu de lumières obsédant signé Laurent Matignon, dans une musique idéale composée par Catherine Mulet. Le spectacle *Christos et les chiens* montre ainsi de manière implacable, à travers une série de témoignages-aveux, comment une telle atrocité a pu voir le jour et être perpétrée dans un terrible engrenage.

Ces confessions sont livrées soit par des représentants de



Ana Abril incarne une mère-patrie en bas résille. (Photo DR Rosy Varrain)

l'autorité, du pouvoir en place, lunettes noires et verbe grave, soit dans le regard du citoyen subissant. Les premiers sont des militaires, chefs sans scrupule, violents, violeurs, jouant d'un faisceau de lampe comme d'une lame, mettant à nu les corps et les âmes dans de terrifiantes tortures mentales.

Ici, comme dans le rôle dé-

doublé du gamin, Roland Pichaud est parfait. Ils se font aussi soldats serviles, hommes de main plus chiens qu'humains, poignant Max Aulivier.

Dans le camp de la douleur, on trouve une mère sans mari, perdue dans un intérieur en ruines, pleurant son errance, émouvante Nathalie Savalli, avec à son côté un gamin silen-

cieux, plongé dans l'autisme et dessinant sans cesse des images de mort.

Il y a aussi le personnage féminin d'Amphitrite, sorte de mère-patrie, passionaria de la grandeur nationale, expliquant les origines d'un conflit et les intérêts de sa poursuite. Dommage que tout le texte, superbe, d'Ana Abril, ne soit pas toujours audible.

Enfin, il y a ce dirigeant, inquiétant personnage campé par Matignon, déambulant parmi les spectateurs avec sa parole tourmentée. Une galerie de portraits comme un électrochoc pour réveiller nos consciences endormies par un conflit souvent incompris et loin de nos préoccupations malgré la proximité. Car ce sont finalement toutes les inhumanités qui sont égrénées, d'ici ou d'ailleurs.

Patrick MERLE

► *Christos et les chiens*, au Lenche, 4 place de Lenche (2e). ☎ 91 91 52 22. Ce jeudi à 19h, vendredi et samedi à 20h30.

Le Méridional - Jeudi 15 février 1994